

## Synthèse des discussions de la séance du 9 février 2024

### Les photographies *post mortem* des victimes de Jack l'Éventreur : quand « capturer » les victimes revient à les déposséder de leur image

---

**N.B.** Cette discussion prend place à la suite de la présentation de Clémentine Guiol dans le cadre du Réseau Les Morts. Regards, Récits, Réflexions et plus précisément du séminaire *Du trépas à la tombe*. Il s'agit d'une réflexion commune à laquelle prennent part l'ensemble des participant-es. Le résumé de l'intervention se trouve à la fin de ce document.

Apparues au XIX<sup>ème</sup> siècle, les photographies *post mortem* consistaient principalement en des portraits, plus ou moins mis en scène et le plus souvent commandés par les familles des défunts. Si la volonté affichée par les proches était de capturer l'image de la personne récemment décédée dans un souci de commémoration, qu'en est-il des photographies prises dans un tout autre contexte, comme ce fut le cas des photographies *post mortem* de Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddowes et Mary Jane Kelly, les cinq victimes canoniques du meurtrier surnommé Jack l'Éventreur ?

Face à une photographie de cadavre, le regard du XIX<sup>ème</sup> siècle n'est plus le même qu'aujourd'hui. La culture anglaise est une culture très visuelle jusque dans la mort. De fait, il était très commun de photographier un proche décédé afin d'en garder une dernière image, tout en démontrant la respectabilité dont il faisait preuve. Mais le cas des photographies de ces corps de femmes mutilés n'est en rien similaire.

- Les destinataires ne sont d'abord *a priori* pas les mêmes. Le corps de Catherine Eddowes a ainsi été photographié dans un cadre officiel lors de l'autopsie et celui de Mary Jane Kelly a été photographié sur le lieu du crime par les officiers de police.
- Le mode de diffusion est aussi très différent : rapidement les représentations des mortes et des scènes de meurtre ont été reprises dans les journaux touchant ainsi toutes les sphères de la société anglaise – et même au-delà tant elles ont circulé dans le monde entier. Dans certains cas extrêmes, les clichés eux-mêmes ont été achetés<sup>1</sup>.
- Enfin, l'ensemble s'est déroulé dans un contexte de couverture médiatique sans précédent. Les images et détails les plus sordides circulent aussi bien dans les journaux que sous les manteaux et deviennent des objets de consommation. Même les objets

---

<sup>1</sup> C'est notamment le cas de George Robert Sims, un journaliste et écrivain londonien qui, passionné par la psychologie du crime, s'est procuré clandestinement des photographies des crimes de Jack l'Éventreur.

des victimes peuvent être vendus et exposés comme c'est le cas dans le musée de Madame Tussaud à Londres<sup>2</sup>.

Cet ensemble d'éléments contribue à déposséder les victimes de leur image et même de leur corps après la mort. Objets de consommation, de fantasme ou de jugement, ces femmes assassinées restent dans l'ombre de Jack l'Éventreur jusque dans leurs portraits qui les représentent davantage mutilées que vivantes – même Mary Jane Kelly, dont le visage est méconnaissable, est souvent représentée par sa photographie *post mortem*.

Fort heureusement, les recherches autour de la représentation des victimes de Jack l'Éventreur ont évolué. Le changement de récit s'ancre progressivement depuis les années 1970-80 et laisse plus de place à un récit centré sur les victimes que sur leur bourreau.

*Réseau Les Morts. Regards, Récits, Réflexions.*

---

<sup>2</sup> Ce fut le cas pour les meurtres commis en 1890 par Mary Pearcey, qui a tué Mme Phoebe Hogg, la femme de son amant, et Tiggy, son enfant. Suite à l'effervescence provoquée par ces meurtres, l'ensemble de la cuisine de Mary Pearcey est acheté par le musée, tout comme le caramel que Tiggy mangeait avant que Pearcey ne la tue.

## « *Photographing the body* : la représentation des victimes de Jack l'Éventreur dans la production culturelle victorienne »

Intervenante :

Clémentine Guiol, doctorante en histoire.

### Résumé de la séance

*Les meurtres commis par Jack l'Éventreur dans l'East End londonien en 1888 constituent l'une des affaires criminelles les plus célèbres de l'histoire. Depuis 136 ans, d'innombrables théories sur l'identité du tueur ont été formulées, les adaptations et réécritures du mythe ont proliféré dans tous les médias, jusqu'à donner naissance à une discipline à part entière, la "Ripperology". Aujourd'hui, le "mythe de Jack l'Éventreur" fait partie du répertoire culturel occidental. Cette fascination morbide pour les crimes violents s'inscrit plus largement dans l'explosion en popularité du contenu "true crime", qui renforce "l'obsession culturelle" du public pour les figures mythifiées des tueurs, et qui a pour conséquence d'occulter les victimes, devenues accessoires de divertissement. Dans les faits, si tout le monde reconnaît aujourd'hui le nom de "Jack l'Éventreur", peu de personnes sont capables de nommer ses cinq victimes canoniques Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddowes, et Mary Jane Kelly. Se replonger dans les meurtres de Whitechapel et la tempête médiatique qu'ils ont généré peut donc offrir un éclairage nouveau sur les continuités culturelles qui structurent le traitement journalistique des crimes violents. On se concentrera particulièrement sur les dynamiques de vulnérabilité / prédation, population minoritaire / population dominante et passivité / agentivité qui ont permis à l'Éventreur de commettre ses méfaits sans jamais être capturé. Je propose d'analyser les représentations contemporaines de ces cinq femmes dans la presse tabloïde victorienne et de les comparer avec les photographies issues de l'enquête judiciaire afin de recentrer la narration sur les victimes et non sur leur bourreau, de montrer comment elles ont été dépossédées de leur image dès l'époque victorienne, et de démontrer comment leur position sociale, leur genre, et leur manque de respectabilité supposé a influencé leur traitement médiatique. Enfin, parce que les meurtres de Whitechapel continuent d'être adaptés et interprétés aujourd'hui, il semble pertinent de tracer un parallèle avec la série Dahmer – Monster: The Jeffrey Dahmer Story diffusée en 2022.*

Résumé rédigé par Clémentine Guiol